

Diderot, *Le rêve de d'Alembert*, Paris, Éditions
Garnier-Flammarion, 2002. Présentation par Colas Duflo.

Benjamin Bélair

Volume 13, numéro 2, printemps 2003

Herder (1744-1803) : le clair-obscur

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/801244ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/801244ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (imprimé)

1920-2954 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bélair, B. (2003). Compte rendu de [Diderot, *Le rêve de d'Alembert*, Paris, Éditions Garnier-Flammarion, 2002. Présentation par Colas Duflo.] *Horizons philosophiques*, 13(2), 155–157. <https://doi.org/10.7202/801244ar>

**Diderot, *Le rêve de d'Alembert*, Paris, Éditions Garnier-Flammarion, 2002.
Présentation par Colas Duflo**

Les ouvrages scientifiques connaissent rarement une fortune heureuse; ils sont pour la plupart trop imprégnés par le langage technique pour recevoir le suffrage du public lettré; et, surtout, la réception critique de la communauté scientifique, le développement de la recherche expérimentale et l'apparition de nouveaux outils d'enquête rendent rapidement caduques leurs thèses et hypothèses. *Le rêve de d'Alembert*, écrit par Diderot dans la deuxième moitié du 18^e siècle, n'a pas connu ce triste destin; et on se plaît à imaginer un nouveau nom pour ce genre d'ouvrage qui n'est ni dépassé par le progrès, ni trop technique pour le commun des lecteurs, et qui est aussi un ouvrage scientifique.

Le livre est divisé en trois dialogues possédant chacun leur richesse et leur singularité. La première partie est constituée par une discussion entre Diderot et d'Alembert. Le premier défend la thèse du monisme matérialiste, le second la thèse de la dualité de la matière et de l'esprit. Diderot ne se donne pas la peine d'exposer cette dernière approche, et le débat tourne rapidement autour du problème de la sensibilité de la matière. La difficulté posée par d'Alembert à la théorie de Diderot est la suivante : est-ce que la matière peut être douée de sensibilité et de pensée? Pour Diderot, il est possible de défendre l'existence de la sensibilité dans la matière morte comme dans la matière vivante et de réfléchir au passage de l'organisation sensible de la matière à la pensée sans faire intervenir la thèse d'une âme immatérielle. D'Alembert reste sceptique devant les arguments de Diderot, et le débat se clôt au moment où les deux philosophes, accablés par la fatigue de la discussion, se séparent pour un repos bien mérité.

La seconde section constitue le sommet de la pensée philosophique de Diderot. Si, au niveau de la forme, la première partie pouvait facilement être assimilée au dialogue philosophique traditionnel, la seconde est autant un chef-d'œuvre littéraire que philosophique. Diderot imagine une mise en scène aussi ingénieuse que drôle pour défendre ses idées. D'Alembert, au retour de sa discussion avec Diderot, se couche. Dans son sommeil, il se met à délirer les hypothèses les plus insensées sur la nature de l'univers; sa maîtresse, mademoiselle de Lespinasse, note durant la nuit les divagations du philosophe; et, le lendemain matin, en fait part au médecin Bordeu, qu'elle appelle pour soigner d'Alembert. Cette mise en scène, digne des grands vaudevilles, est aussi l'occasion d'une profonde réflexion. Diderot lui-même dira à propos de ce dialogue qu'il n'a jamais été aussi

“fou et profond». La portée du principe de la transcendance de la matière inerte en matière vivante y est exposée avec beaucoup plus de clarté que dans la première partie. Plus précisément, la discussion entre les deux protagonistes est l'occasion de poser la question de l'unité du moi. C'est un problème particulièrement difficile à résoudre pour une pensée matérialiste parce qu'on voit mal comment un agrégat de particules sensibles pourrait produire l'unité de la pensée. La philosophie de l'esprit contemporaine est confrontée au même problème. Diderot va répondre à cette difficulté, en affirmant, par la bouche du médecin Bordeu, que le vivant complexe se développe toujours à partir d'une particule originelle; nos impressions sensibles sont continuellement communiqué à ce centre de l'organisation du vivant — d'où le sentiment d'unité du moi. Cette unité de la pensée ne conduit pas pour autant à la liberté de la volonté. Diderot défend à ce sujet une thèse déterministe : toutes les actions de l'homme sont l'effet d'une cause extérieure à la volonté. L'homme de Diderot ne se distingue pas de la matière et de l'animal parce qu'il est libre, mais parce qu'il est une forme de vie sociable et raisonnable.

Dans la troisième partie, Diderot va développer le thème d'une morale matérialiste. Qu'on ne s'attende point ici à l'exposé d'un système éthique ou à la présentation d'un ensemble de préceptes moraux à la manière des grands auteurs classiques ! C'est de tout autre chose qu'il s'agit. Diderot considérerait ce dernier dialogue comme susceptible de faire dresser les cheveux sur la tête de son amoureuse tout en ne contenant aucun propos religieux ou déshonnête. De quoi est-il alors question? Eh bien, de morale sexuelle. Si les actions humaines sont entièrement déterminées par leur organisation matérielle, il n'y a plus lieu de dévaloriser la vie sexuelle des individus. Au contraire, seul ce qui est utile et agréable peut produire une morale. Pour Diderot, la question n'est plus tant d'agir vertueusement que de faire ce qui est bon, c'est-à-dire conforme à notre nature. Il ne faut pas pour autant faire de l'homme diderotien un égoïste dissolu cherchant à tout prix à satisfaire ses instincts au dépend de ses congénères. La jouissance individuelle est contrebalancée par la sociabilité naturelle de l'homme dont l'amour unissant deux êtres est la plus belle réalité. Si la réflexion sur la sexualité est utile pour la vie sociale, elle peut l'être aussi pour la science. Bordeu imagine de reproduire un homme et une chèvre à des fins scientifiques. Si Diderot s'amuse beaucoup de la morale du lecteur avec cet exemple, on peut dire aussi qu'il pose un cas de conscience encore irrésolu par la pensée contemporaine qui réfléchit sur le problème de l'éthique du clonage et des manipulations génétiques.

Heureusement, confronté à ces problèmes complexes, le lecteur ne sera pas laissé à lui-même. L'édition Garnier-Flammarion est accompagnée d'une très bonne introduction de Colas Duflo. On notera avec bonheur que la présentation du matérialisme de Diderot est plus détaillée et féconde en réflexions que dans la précédente édition datant de 1965. L'auteur de l'introduction laisse ainsi le lecteur profiter des développements de la recherche historique et philosophique des quarante dernières années. Dans cette introduction, la thèse du matérialisme est située autant par rapport à la pensée scientifique et philosophique des lumières que par rapport à son développement dans la formation des idées de Diderot. Malgré son intérêt, cette introduction n'est malheureusement pas exempte de critiques. Si, comme le montre Colas Duflo, le *Rêve de d'Alembert* est issu des réflexions de Diderot sur le matérialisme amorcées au début des années 50, il trouve aussi un riche et brillant prolongement, vers lequel on aurait aimé être guidé, dans le *Paradoxe sur le comédien*,

Le neveu de Rameau, Le supplément au voyage de Bougainville et L'essai sur les règnes de Claude et de Néron. Tout ce qui concerne les problèmes du génie, de la création, de la morale et de la politique présentés dans le *Rêve de d'Alembert* sont développés dans ces ouvrages. De plus, Colas Duflo, laisse en suspens le problème de la nature du dialogue. On peut en effet se demander si la forme littéraire du *Rêve de D'Alembert* constitue un simple effet de rhétorique ou si elle est nécessaire à la théorie du matérialisme. La portée dialogique de la pensée de Diderot aurait mérité ici d'être souligné. On pardonnera aussi difficilement à l'auteur de l'introduction d'avoir omis de préciser les rapports qu'entretiennent la science et la philosophie dans la pensée de Diderot. Sans cet examen, *Le rêve de d'Alembert* perd toute sa richesse pour devenir un vulgaire ouvrage d'utopie scientifique. Pour Diderot, la science et la philosophie doivent être au service des faits. Néanmoins, leur tâche est distincte. Si la science accumule inlassablement des données par l'observation, la philosophie opère la liaison entre les différents faits recueillis, conjoncture sur les lois de la nature et oriente la recherche scientifique. Ainsi, il ne faut pas confondre philosophie et réalité. «Une hypothèse n'est pas un fait», écrit Diderot dans l'introduction des *Pensées sur l'interprétation de la nature*.

J'aimerais maintenant examiner la pertinence philologique d'une réédition du *Rêve de d'Alembert*. Colas Duflo utilise la même copie que les œuvres complètes de Vernière, de Versini et que la précédente édition de Garnier-Flammarion de 1965 — c'est un manuscrit autographe de Diderot, datant de 1776-1777, et que l'on peut aujourd'hui retrouver à la bibliothèque nationale de Paris. Cependant, Colas Duflo présente une version neuve de cette copie. C'est une édition se démarquant des précédentes par son retour à la ponctuation d'origine. De plus, l'autographe et certaines expressions ont été modernisées pour correspondre au goût du jour. En ce qui concerne l'appareil para-critique, l'édition Garnier-Flammarion offre une chronologie, une bibliographie et un appareil de notes considérables pour une édition de poche. Il faut aussi féliciter le responsable de l'édition d'avoir inclus l'adresse d'un site Internet réunissant les travaux d'un groupe de recherche ayant travaillé sur le *Rêve de d'Alembert*. Le lecteur comme l'étudiant a ainsi le loisir de poursuivre son questionnement. C'est un exemple que l'on souhaite plus souvent suivi et qui fait de cette nouvelle édition du *Rêve de d'Alembert* un ouvrage à consulter pour quiconque s'intéresse au rapport entre la morale, la science, la politique, la création artistique, la littérature et la philosophie.

Benjamin Bélair
benjaminbelair@hotmail.com